

## Le dimanche

Jean-Paul Daoust

---

Number 54-55, Fall 1992

Le dimanche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15039ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Daoust, J.-P. (1992). Le dimanche. *Moebius*, (54-55), 28–30.

## LE DIMANCHE

Jean-Paul Daoust

Le dimanche. C'est là que tout commence. La mélancolie. La morosité. Le désarroi. Quoi faire. De son temps. De sa vie. Les beaux dimanches de mai à se promener accompagné du parfum mauve des lilas. À surveiller les nuages sculpter le vide de l'horizon. Courbe comme l'ennui. Qui tourne en rond. Qui revient toujours à la case de départ. L'enfant muet. Comme un dimanche. Pendant que l'ombre de la mort recouvre l'ombre du jour.

Le dimanche. Le farniente. Le désastre. Où le mur fébrile de l'activité se lézarde. Et le spleen plus puissant que les cathédrales. Qui fait chavirer l'âme dans le puits noir du péché. Qu'on nous disait du haut de la chaire. Dans des églises alors remplies à pleine capacité. Où les lampions sont des témoins nerveux. Allez jouer dehors répétaient les parents. Avant de faire leur devoir conjugal dans des après-midi supposément consacrés à l'extase. L'enfant obligé d'aller revoir le même film de cow-boy dans un sous-sol minable de salle paroissiale. Jeux d'oisiveté. Jeux de mains. Cocher le prochain désir. Revenir à la maison. Triste comme un chevalier au retour de sa croisade. Quand il découvre qu'il a tout perdu.

Le dimanche. Recevoir la visite. Argumenter sur le coût sinistre de la vie. Dehors le chant gratuit des oiseaux. Les paupières de l'enfant comme les ailes d'un papillon sans défense. Et l'eau du lac tout près. Comme une robe de bal. Le dimanche. Le jour saint de l'imagination. Là les scénarios de la dépression fermentent déjà. Dans le carré de sable où l'enfant prisonnier de son immense solitude vomit.

Le dimanche. L'enfant mal à l'aise dans ses souliers cirés rêve. De voyage. D'escapade. Il joue à s'écrire des cartes postales de pays fabuleux. Pendant que la main d'un oncle vicieux lui arrache le secret de ses cuisses. L'air paraît limpide pourtant. Le dimanche. Où la liberté semble l'apanage des autres. Et les cauchemars de la semaine couvrent de ronces le donjon du cœur.

Le dimanche. La discipline du travail programmé s'estompe. Là à toutes les heures le temps meurt. Et le dimanche roule dans la farine comme un poisson désossé. Gris sur gris. La lumière. Un couteau pour dépecer le cadavre bleu du ciel. Il y en a pour tous.

Le dimanche. Son silence. Pourtant le tumulte de l'intérieur. Comme un geyser du fond de la gorge à la crevasse de l'œil. Des larmes qui font mal. Des mains s'agrippent pour étouffer le vide de l'enfer où aucun mot ne brille. Le cœur cherche Dieu. Même s'il sait qu'il ne trouvera rien.

Le dimanche. De gémir. Dans ces après-midi vides. Dans ces miroirs éteints. Dans ces nuits sans rêve. Dans ces bars anonymes. Dans ces avions qui tombent. Comme des mots au bas de la page. De dimanche en dimanche la vie passe. Dans l'eau triste des yeux. Car même quand il fait beau le dimanche il pleut.

Le dimanche. L'enfant lavé. Amidonné. Défense de se salir. Mais des gestes vulgaires refont surface. La plaie de n'être que le jouet de l'autre. La mort s'installe en prenant tout son temps. Et parfois gentiment elle esquisse des gestes de tendresse. L'enfant s'enfuit en hurlant. Happé par un autre dimanche.

Le dimanche. Et le texte pourrait continuer. À l'infini. Dans sa litanie. À prier les mots d'exaucer le poète. Le chapelet violent des dimanches. Et le soleil planté dans le ciel se sait condamné. Comme l'enfant qui entrevoit le

vieillard qu'il deviendra. La mort tout à coup montre les dents et mord. Le dimanche.

Le dimanche. D'un lyrisme indécent. Comme une grotte suspendue dans un château de Louis II de Bavière. Le dimanche. Ses promenades dans des parcs. Que le corps enregistre dans ses villes. Parc Lafontaine. Central Park. Le Bois de Boulogne. Et les dimanches s'additionnent en soustrayant ceux qu'il nous reste à vivre. C'est le dimanche que les cimetières reçoivent le plus de monde.

Le dimanche. Se distancie des autres jours. La semaine change tout à coup de sonorité. Se prononce dans un soupir. Dimanche. L'enfant revient faire des grimaces à l'adulte qu'il est devenu. Et comme une enveloppe cache ses secrets. Qu'il enterrera. Avec lui. Par un beau dimanche.